

# *Le coup du Gandhara*



**Françoise Theillou**

## LE COUP DU GANDHARA

*Je rate une première fois, je réussis la seconde.*

André Malraux

Après la Perse du rêve, celle du voyage. Les Malraux ont pèleriné trois fois vers Ispahan, « comme on pèlerine vers la Mecque <sup>1</sup> ». Malraux a aimé Ispahan, comme Stendhal a aimé Milan. En 1930, lors de leur deuxième voyage, ils mettent le cap sur l'Afghanistan via Moscou et Tachkent. A peine arrivés à Kaboul à bord d'un monoplane où ils ont atterri en vol plané, le moteur ayant lâché, ils filent au bazar, un jeudi, jour des Afridis, des montagnards armés jusqu'aux dents. L'Afghanistan est un pays misérable où l'on ne survit que par le racket. N'importe. Révolver à la ceinture, où qu'il se trouve en Orient, André devine le bazar où il fait les échoppes. Visite de courtoisie au Consul étonné qu'ils aient échappé à ses observateurs mais il leur fournira une escorte et une camionnette pour gagner l'Inde. Panne dans le désert. Sauvetage. Arrivée à Peshawar. Bazar. Si l'on grimpe au Cachemire ? Après deux jours d'escalade en auto, Srinagar...et bazar. L'Himalaya en majesté. En chaise-longue sur un *house-boat*, Clara est abordée par des marchands de curios dont elle décline l'offre. Non, ce qu'elle voudrait, ce sont ces « têtes blanches » qu'on trouve dans la terre et que les Anglais interdisent de vendre. Qu'à cela ne tienne, ils connaissent. Dans une maison, à Rawalpindi, Pakistan. « Revenez demain ! ». La magique formule est tombée : « Il faut savoir jouer aux dés ! ». En voiture de louage, ils sont descendus des plateaux frais et fleuris du Cachemire jusqu'aux rizières moites du Béloutchistan. S'ils manquent leur coup, ils n'ont pas l'argent du retour. Mais les colporteurs enturbannés, après un dédale de ruelles, les attendent dans un local obscur où sont entassées des

---

<sup>1</sup> Clara Malraux. Grasset. *Voici que vient l'été*, 117.

têtes, des petites et d'autres, grosses comme des pastèques. Après une rapide expertise, il s'agit bien de ces têtes gréco-bouddhiques caractéristiques de cette zone de l'Asie centrale aux contreforts de l'Himalaya, conquise par Alexandre après la Perse, un peu plus de trois siècles avant Jésus-Christ. Ils font immédiatement leur marché et opèrent un tri. Malraux leur trouve un air gothique : « Passez-moi Saint-Louis ! », « Que pensez-vous de Duguesclin ? ». La moisson est importante, les prix dérisoires. Pour l'acheminement, là encore il faut savoir jouer aux dés. Le trafic des pièces archéologiques est étroitement surveillé par les Anglais. Pas question de renouveler l'échec de Banteai Srey. Mais les marchands ne vont pas lâcher si facilement le poisson qu'ils ont ferré. En Piggin-English, ils négocient avec Clara un arrangement avec la douane de Bombay. Une affaire de famille. Ils s'occuperont de tout. Va pour le cousin de la tante, l'affaire est enlevée... sans qu'ils en aient encore versé le premier sou. On télégraphie en termes sibyllins à Gaston pour ne pas éveiller les soupçons. Le mandat arrive. Affaire conclue. Après quoi ils décident de faire le tour du monde. Un avis postal glissé sous leur porte les avertira quelques mois après leur retour en France que des objets archéologiques « antérieurs au XIII<sup>ème</sup> siècle » (sic) et exempts de droits de douane les attendent à la gare de marchandises de Bercy. Ce n'est qu'un début. Bientôt, Malraux passera des commandes.

Ces objets, ils vont en disposer à leur guise. S'en réserver d'abord, et non des moindres. Des visiteurs racontent en avoir vus empilés dans le vestibule de l'appartement de la rue du Bac où la vie est bohème. Clara dit, dans ses mémoires écrits longtemps après son divorce, avoir conservé de ces petites têtes. Les Malraux en ont-ils fait commerce ? Peu probable. C'était leur manière à eux de vivre, désinvolte et sans scrupules, *dans* l'art, leur milieu naturel. Libéral, l'auteur en fait même cadeau à des intimes ou à des collègues. Maurice Martin du Gard rapporte ainsi les propos que lui tenait Valéry contemplant dans son salon une admirable tête gréco-bouddhique : « Malraux est ...un Byzantin de bar. Très curieux et très trouble. Il a été mon éditeur. C'est lui qui m'a fait cette affreuse édition des

*Odes* qui s'est d'ailleurs assez mal vendue. Je le crois, du moins, car il n'a jamais pu me la payer. A la fin, sur mes récriminations, il m'a donné cela, un de ses vols en Indochine, je suppose...<sup>2</sup> ».

Ils étaient partis en Perse, leur léger bagage lesté certes des *Mille et une nuits* qu'ils se lisaient tour à tour, mais aussi d'un projet à partir de l'obsédante Perse. En réalité, dès ce premier voyage d'avril 1929, Malraux a en tête le projet de commercer. D'abord, parce qu'il a une revanche à prendre. Il considère, et Clara avec lui, que la justice lui a *volé* les pièces cambodgiennes. Mais les collections des Doucet, Breton, Eluard, Picasso, Derain, des milieux littéraires et artistiques, sont-elles honnêtes ? Tout ce beau monde, en achetant puis en revendant à Drouot des pièces archéologiques avec bénéfice, boursicote. Sans parler du Louvre ni du British Museum. Mais surtout Gaston Gallimard, lui-même fils de collectionneur, vient de l'embaucher, à la fin de 1930, pour diriger « La Galerie Gallimard »<sup>3</sup>. Les débuts en sont modestes. Gaston, matois, ne veut pas prendre trop de temps à l'écrivain. « Vous viendrez de temps en temps », a-t-il dit au galeriste qui va nicher sous les combles de l'hôtel particulier de la rue Sébastien-Bottin, « le Cabinet du Docteur Caligari », comme l'appellera l'intéressé. Précisons en passant que c'est l'ami Marcel Arland, amateur comme lui de peinture et de littérature, qui l'a recommandé au « patron ». Malraux et Arland se sont rencontrés à Montmartre, en 1919, dans l'atelier du peintre-graveur Démétrios Galanis. Le premier n'est encore qu'un jeune dandy qui chine des livres rares pour le libraire Doyon. Le second publie déjà dans la NRF. Ils resteront liés jusqu'à la mort de Malraux en 1976. La rencontre avec Clara n'a en rien altéré leur amitié, bien au contraire, et c'est à Marcel Arland le premier qu'elle a télégraphié la condamnation de son compagnon en 1926, lors de

---

<sup>2</sup> Maurice Martin du Gard. *Les Mémoires*, 3. Grasset. Nouvelle édition. 1999.

<sup>3</sup> Ajoutons qu'au tout début de l'année il avait fait de Malraux le Directeur artistique de sa maison d'édition.

l'affaire des temples d'Angkor. Solidaire, c'est lui qui mobilise le monde littéraire en recueillant à Pontigny une première liste de signatures<sup>4</sup>.

Malraux, lui, prend sa tâche très au sérieux. Il a fait engager en même temps que lui son ami d'enfance Louis Chevasson pour la gestion et tenir la boutique quand il voyage. Parce qu'il veut être un « découvreur ». Rien de tel pour cela que le voyage aux sources.

En janvier 1931, une exposition d'« art gothico-bouddhique» (sic) inaugure la galerie avec 42 têtes de bouddha, mais aussi des visages de femmes ou de jeunes hommes, suivie d'une seconde, en février de l'année suivante. Le mince catalogue présente l'article de la NRF publié en février 1931<sup>5</sup>. Il y est question « d'un art hellénistique soumis à la volonté de séduction, *absolument maître de ses moyens* », « d'une tendresse grave devant l'être humain », d'un instant unique où, dans l'histoire de l'art, « le bouddhisme qui refuse le monde l'a accepté », « d'un art prophétique » « dans ces oasis de la grande route des caravanes où les doctrines se confrontaient comme dans une Tentation de Saint-Antoine », « d'hommes de race aryenne, dont les têtes royales évoquent les portraits de Saint-Louis, et dont nous ne connaissons même pas les couronnes ». Belle envolée, clausule magnifique, mais où sont les références ?

Les hommes de l'art s'informent : vous êtes spécialiste ? Il lit le sanscrit et étudie le persan et il a passé trois mois et demi sur le plateau du Pamir. Seul ? 42 pièces c'est beaucoup pour un seul homme. Non, il était avec sa femme. Il sentait qu'il y avait quelque chose, il a cherché et il a trouvé (comme Picasso !). Pourquoi toutes les têtes apparaissent-elles sectionnées ? Le vent les a détachées. Et puis il y eu les Huns. Des photos ? Aucune. Le pays est horriblement dangereux. On ne le pénètre qu'armé. Il faudrait même des mitrailleuses.

---

<sup>4</sup> Voir ici même à ce sujet l'article 66 de Moncef Khémiri *Marcel Arland et André Malraux, un demi-siècle d'amitié* paru dans PAMT en décembre 2009.

<sup>5</sup> NRF n° 209, février 1931.

Le Pamir est pure invention. Montagneux et glacé, « le toit du monde » n'est guère accessible et ses vallées sauvages balayées par le blizzard pas davantage. La région a, de plus, appartenu avant son islamisation au milieu du VII<sup>ème</sup> siècle, à l'Empire sassanide où l'Islam a remplacé le zoroastrisme, religion officielle de l'empire<sup>6</sup>. Les Grecs n'y ont jamais mis les pieds ; bouddha n'y a pas non plus laissé l'empreinte des siens. Sublimité du paysage ? Sonorité du mot ? Inaccessibilité du lieu, surtout, rendant toute vérification quasiment impossible. Bis repetita. Georges Duthuit parle avec juste raison d'« un coup » perpétré, comme au poker, par un Malraux familier du procédé<sup>7</sup>.

Celui-ci refuse de fournir plus d'explications et ironise sur « une série prévisible de ludions rageurs » qu'il renvoie à l'ouvrage de la Délégation française en Afghanistan et aux fouilles de Hadda par J. Berthoux qui les dirigea. Enfin une vérité, car c'est bien de Hadda, et non du Pamir, site archéologique situé 10 kilomètres au sud de Djalalabad, dans l'ancienne région du Gandhara, à l'est de l'Afghanistan que proviennent les pièces. On y trouvera aussi des photos. Et puis il bouffonne : « Je l'ai déjà dit : s'il n'y a que des têtes, c'est parce que je suis en train de fabriquer les pieds, et les lieux où il fallait fouiller m'ont été révélés par une table tournante. L'année prochaine j'emmènerai un huissier ».

L'exposition, comme on voit, déclenche une polémique. Autrement, elle ne touche qu'un public restreint mais choisi. C'est ce que voulait son organisateur : créer l'événement, en étant « rare ». Dès la fin de 1931, la Stora Art Gallery de New-York exposera « The Afghan stuccos of the NRF collection ». Une exposition sera également organisée à Londres. Malraux, à sa manière, a lancé l'art du Gandhara.

---

<sup>6</sup> Le zoroastrisme, né de son prophète et fondateur Zoroastre ou Zarathoustra, originaire du nord-est de l'Iran, est une religion monothéiste apparue au cours du II<sup>ème</sup> millénaire.

<sup>7</sup> Georges Duthuit (1891-1973), journaliste, écrivain et critique d'art contemporain de Malraux, s'intéressait, comme lui, à toutes les formes d'art, singulièrement l'art byzantin et l'art islamique. Il fréquentait aussi, comme lui, Max Jacob, l'éditeur d'art Florent Fels et les peintres de Montparnasse. D'où leur rivalité. Il publiera en 1954, à la suite de la parution du *Musée imaginaire* en 1947, *Le Musée inimaginable*, un livre polémique qui eut un ample écho dans le milieu muséal.

L'archéologie occidentale au Moyen-Orient et en Asie commence avec l'ère coloniale. Les Français fouillent à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle la région de Peshawar et une exposition au Louvre a lieu en 1900. Mais ce n'est qu'après la convention scélérate de 1922 entre l'Afghanistan et la France accordant à cette dernière le monopole des fouilles archéologiques en échange d'une aide à l'enseignement que démarre vraiment l'exploration des sites. C'est ainsi que de 1926 à 1928 Jules Barthoux dégage celui de Hadda, au sud de Jalalabad, dans la région de Gandhara, soit un ensemble considérable de monastères révélateur de l'Ecole du stuc gréco-afghan des IV<sup>ème</sup> et V<sup>ème</sup> siècle du premier millénaire. On exhume un art métis d'une grande originalité, né des influences grecques à l'issue des conquêtes d'Alexandre le grand et de leur rencontre avec la civilisation perso-indienne et qui s'est progressivement épanoui via le bouddhisme. Frises narratives ou statues d'argile cuite ou simplement séchée, de stuc ou de schiste, ornent monastères et palais, tandis que les stupas, ces tombeaux cylindriques de tailles variables, à la fois cippes, monuments funéraires et/ou reliquaires présentent quantité de ces petites « têtes blanches » évoquées plus haut. Cette civilisation de l'Empire Kouchan, cette dynastie non méditerranéenne descendant des Grecs, succédant aux Diadoques, les généraux d'Alexandre, perdurera jusqu'à la fin du V<sup>ème</sup> siècle. Elle agonisera balayée par les Huns, non sans laisser un bel héritage en Haute Asie, en Chine, en Corée, et même au Japon. Alexandre disparaissant en 323 av. JC., la région aura donc été quelque cinq cents ans sous influence grecque. Pas n'importe laquelle. L'art alexandrin ou hellénistique, comparé au classicisme de Périclès, pour faire très simple, s'intéresse à l'humain, à l'individu en particulier, à l'expression de sa sensibilité, voire de sa sensualité. Les victoires rattachent leurs sandales et les tuniques plissées des ménades convulsent plus intensément. Cette grâce alexandrine -transe dionysiaque en moins-, « le lait de la tendresse humaine », va passer dans la sculpture gandharienne sous les doigts d'artistes appartenant vraisemblablement à des communautés grecques venues s'installer dans ces régions commerçantes d'Asie centrale.

Bouddha, comme le Christ des catacombes, était à l'origine représenté par des symboles : une place vide à l'endroit de l'« Illumination » ou la roue du chemin qui conduit vers elle ou encore l'empreinte laissée par ses pas. Des monnaies séleucides<sup>8</sup>, visibles au Cabinet des médailles, montrent un dieu nu, à la grecque, fouettant une roue sur le chemin de « L'Eveil ». Peu à peu, Bouddha s'incarne. Il est debout et immobile, vêtu d'un péplum aux plis souples et réguliers. Il a le visage plein, des lèvres sensuelles rehaussées d'une fine moustache aux pointes relevées sur son mystérieux sourire et son regard est aveugle. Malraux parle poétiquement de « lent abaissement des paupières <sup>9</sup> ». Il est nimbé, et même bénissant. On l'appelle « Boddho », du grec « Boddhos », il est d'une grâce tout alexandrine. Ses disciples, les boddhisatvas au visage de « délivrance », écrit Malraux, l'accompagnent. Des bas-reliefs disparus montraient même Alexandre protecteur de Bouddha.

Aucune influence « gothique », il va de soi, ce « gothique » là serait de mille ans antérieur au nôtre, mais l'adjectif vient spontanément aux lèvres du spectateur devant certaines pièces, et Malraux n'y a pas échappé, par un sentiment irrépressible de convergence, Malraux dirait plutôt de « correspondance » spirituelle<sup>10</sup>. Même remarque concernant tel boddhisatva qu'il rapproche, photos à l'appui, dans *Les Voix du silence* <sup>11</sup>, du « Sourire de Reims ».

Malraux établit un rapport très suggestif entre les représentations d'Apollon aux métopes hellénistiques du IV<sup>ème</sup> siècle, comme celui de Bassae, en Grèce occidentale, visibles au British Museum, et celles de Bouddha à Hadda<sup>12</sup>. Tout se passe comme si, écrit-il, il y avait eu *métamorphose*. Nous sommes ici au principe de l'art selon l'écrivain, de la

---

<sup>8</sup> Séleukos I<sup>er</sup> (358-281) était un diadoque et le dernier survivant des généraux d'Alexandre. Fondateur de la dynastie des Séleucides, il fut un roi bâtisseur et promoteur de la fusion des élites irano-macédoniennes.

<sup>9</sup> IV. 357.

<sup>10</sup> Voir à cet égard dans PAMT, le bel article de René Grousset *Les découvertes d'Afghanistan et leur signification historique*, Formes n° 5, mai 1930. Art. 239.

<sup>11</sup> IV.364-365.

<sup>12</sup> Hadda n'existe plus aujourd'hui, anéanti par les Talibans. Al Qaïda avait installé un camp d'entraînement à proximité. Quant aux Bouddhas de Bamiyan, ils ont été dynamités.



dynamique exprimée dans *La Métamorphose des dieux*. Les œuvres participent de leur temps qui, à son tour les transforme et les fait exister à la fois dans leur temps, dans le nôtre, et, par la force magnétique de leur *présence*, ailleurs, dans un au-delà du présent, dans *l'Intemporel* de l'intuition du sentiment d'éternité spécifique selon lui, comme selon Proust, de l'émotion esthétique.

*Le musée imaginaire* enseigne à ne jamais séparer l'œuvre d'art de son aura historique ou mythique. Les deux se conjuguent ici. « Le nom d'Alexandre a moins son timbre de bronze dans notre mémoire, écrit-il, que par le rêve qu'il suscite et dont l'expression le relance<sup>13</sup> ». Il faut remonter à l'enfance, au *Petit Lavis* de l'école de Jules Ferry, aux *Hommes illustres* de Plutarque avalé quelques jeudis d'hiver à la Bibliothèque municipale de Bondy et puis, le mythe longtemps coagulé, à l'autre bout du chemin, l'étoffe de l'antiquaire persan tachée du sang d'Alexandre, estampillée par Madame Kodary-Pacha, la pythonisse des pythonisses, en légère transe. Elle **voit** un homme dont un œil est bleu et l'autre noir. Plus de place au doute<sup>14</sup>.

Le poème du mythe nourrit plus encore l'humanité que l'histoire. Mariage mythique que l'art gréco-bouddhique, l'union d'Alexandre, obsédé de divin, et de Roxane, princesse de Bactriane.

La folle aventure de la Reine de Saba naît aussi dans l'échoppe de l'antiquaire juif persan de la grande place de Téhéran. On y débattait à perte de vue sur les religions du Livre. La rencontre d'un aventurier allemand retour d'un pèlerinage à la Mecque et aussi mythomane que Malraux mit le feu à la fusée.

Oscar Wilde disait qu'il n'avait mis que son talent dans son œuvre et son génie dans sa vie. De Malraux on serait tenté de dire qu'il n'a pas moins voulu mettre son génie dans l'une que dans l'autre. « Pour atteindre le public, disait-il à Clara, il est bon que quelque chose de plus que l'œuvre lui

---

<sup>13</sup> IV.875.

<sup>14</sup> III. *Hôtes de passage* III. 546.

soit offert, biographie surprenante, notoriété préalable<sup>15</sup> ». De Wilde encore cet aphorisme : « Le talent fait ce qu'il veut, le génie ce qu'il peut ». Il n'est pas sûr que celui qui, avec Shakespeare, disait l'homme de la même étoffe que les songes, et aussi « qu'il faut dans la vie savoir tirer les lapins au vol » ait eu le sentiment d'avoir à choisir. La création, chez lui, est un englobant.

Concernant le Gandhara enfin, parmi les images iconiques de l'écrivain, et- elles ne manquent pas- l'une d'entre elles le montre, autour de 1930, posant à côté d'un « génie » gréco-bouddhique, le boddhisatva *Maetreyā*, soit : « le bienveillant », « le compatissant ». Une figure qui l'accompagnera jusqu'à la fin. Le photographe la retrouvera à Boulogne, sur le Pleyel de Madeleine, et sur la cheminée de Louise à Verrières.

Le génie porte, de la main gauche, la fiole contenant le nectar du « Dharma », appelons-le « la voie de la transcendance universelle ». Sa main droite, brisée, faisait le signe de « la roue », « la leçon bouddhique ». Rarement œuvre d'art aura paru si précieuse à l'esthète agnostique assoiffé de spiritualité<sup>16</sup>.

*Françoise Theillou, 10 janvier 2023*

---

<sup>15</sup> Clara Malraux, *Voici que vient l'été*, 70. Grasset.

<sup>16</sup> On lira avec intérêt à ce sujet l'article de 2009, n°14, de Michaël de Saint- Chéron dans PAMT : *Peut-il y avoir une spiritualité agnostique ? : une réflexion à partir de Malraux et de Lévinas*.



*Bodhisattva Maitreya, le « génie d'André Malraux », art du Gandhara (4e-5e siècle), ancienne collection Florence Malraux, don de la Société des amis du musée Guimet, 2018, MA 12974*



Malraux rue du Bac statues Harlingue Roger-Viollet.